

L'HIVER DU
MÉCONTENTEMENT

THOMAS B. REVERDY

L'HIVER DU MÉCONTENTEMENT

Roman



VOIR DE PRÈS

Les citations de Margaret Thatcher sont pour la plupart tirées du site de la Fondation Margaret Thatcher. De même, les citations de *Richard III* proviennent du texte original de Shakespeare, traduites par l'auteur. Pour ceux qui voudraient se plonger dans la lecture de la pièce, il en existe une excellente traduction par Jean-Michel Desprats, Folio Théâtre, Gallimard.

© Flammarion, 2018

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-164-9

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

« D'où je suis assis, en ce 1^{er} août 1979, je colle mon oreille au passé comme si c'était le mur d'une maison qui n'est plus. »

RICHARD BRAUTIGAN,
Mémoires sauvés du vent

« Aujourd'hui, fini de rêver. »

MARGARET THATCHER,
Discours de Brighton, 1980

« Run Like Hell »

Pink Floyd

On dirait qu'elle vole, Candice, dans les rues de Londres à la fin de cet été 1978, sur son vélo de coursier, avec un sac de messenger en bandoulière jeté en travers du dos, à prendre ses virages au large afin de ne pas frotter le sol avec une pédale en se penchant, continuant à mouliner sans cesse, sans jamais s'arrêter, à toute allure, comme si elle poursuivait, dans le petit matin blême des phares qui s'éteignent et du brouillard bleu, un rêve tout près de s'échapper, un rêve qu'il fallait rattraper vite fait, en danseuse sur les faux plats, les coudes rentrés sous les

épaules, le dos bien droit, la tête qui pivote nerveusement comme celle d'un oiseau, à droite, à gauche, pour prévenir les dangers, s'insérer dans le flux de la circulation clairsemée à cette heure, traverser comme en volant ce quartier d'Islington Park où elle avait grandi, débarquer dans Caledonian Road et filer au sud, le long des voies de chemin de fer obliques, vers Camden Town, la rue bordée d'un mur de poubelles à présent aussi grand qu'elle, qui s'accumulaient un peu partout dans les quartiers ouvriers alors que les éboueurs n'étaient pas encore officiellement en grève, des poubelles qui attiraient en surface les rats que Candice surveillait du coin de l'œil tandis qu'ils détalaient à son approche, plongeant dans les ordures,

elle continuant de filer, appuyant sur les pédales pour franchir la rue avant même que l'odeur lui parvienne, Candice qui glissait dans la ville comme un vol silencieux de chouette rentrant de la chasse au point du jour, à la poursuite d'un rêve dont elle était bien décidée à tordre le cou avant qu'il s'échappe.

Elle venait d'avoir vingt ans. C'est un âge où la vie ne s'est pas encore réalisée. Où tout n'est encore que promesses – ou menaces.

Ça lui payait ses cours d'art dramatique, ce boulot de coursier pour City Wheelz. La boîte avait été fondée deux ans plus tôt, à la faveur d'une grève de la poste, et l'idée avait fait son chemin : des messagers à vélo, l'époque était mûre pour ça, c'était écolo et très

peace comme concept, ça avait un côté hippie. Le patron, Ned, avait dessiné un logo spirituel avec un Hermès ailé, à cheveux longs, qui pédalait sur fond de ciel bleu, entouré du nom de la société en lettrage psychédélique jaune, entre Coca-Cola et les Grateful Dead. C'était l'époque qui voulait ça. Les seuls à ne pas porter de pattes d'eph, c'étaient les coursiers eux-mêmes, évidemment. Ces saletés de pantalons à la mode étaient une bonne option pour s'envoyer dans le décor au premier virage. Ça ne tombait pas si mal parce qu'ils venaient tous de milieux populaires où l'on croisait moins de hippies que de hooligans. Candice était la seule fille de la bande – le patron disait l'équipage. Lui, c'était un bourgeois qui avait grandi dans les

beaux quartiers. Il se prenait pour un artiste. Avant de monter sa boîte, il avait fait une école de design et s'était laissé pousser les cheveux parce que sa vie avait radicalement changé de sens en écoutant les Beatles. Depuis quinze ans, la moitié de l'Europe avait trouvé le sens de sa vie dans une chanson des Beatles.

Ce n'était pas sa tasse de thé, les Beatles : Candice avait besoin d'une énergie plus proche de la violence de la rue. Autour d'elle on s'était plutôt coupé les cheveux ces dernières années. Elle n'aurait pas craché sur les Beatles pour autant – personne ne l'aurait fait –, mais elle n'aimait pas les hippies, leurs fringues ridicules et leur air de se foutre de tout. John Lennon aussi l'agaçait

un peu. Avec ses allures de Jésus qui se serait résolu à quitter les disciples pour épouser Marie-Madeleine, il n'en finissait pas, lui non plus, de faire vivre la légende des *Fab Four* tout en crachant dans la soupe. C'était devenu un vrai gourou. Personne ne se doutait alors qu'il allait mourir assassiné presque exactement deux ans plus tard, à New York, le 8 décembre 1980, comme une manière de clore définitivement les années 1970.

Candice franchit York et s'enfonce dans le dédale de petites rues et de rails qui partent de King's Cross et trouent le paysage de Camden comme si on avait planté le quartier au milieu d'un échangeur ferroviaire géant. Elle enchaîne les ruelles avec aisance, évitant

les grosses artères et les feux, slalomant entre les rares voitures en poussant simplement le cadre d'acier léger de l'intérieur de la cuisse. Elle ne fait qu'un avec son vélo, c'est l'impression que ça donne et c'est le sentiment qu'elle a. C'est grisant. Elle doit rouler à trente, peut-être quarante miles à l'heure.

Elle se récite son texte.

Cela lui vient tout seul, c'est comme une façon de ne penser à rien. Parfois, elle le fait à voix haute, et même de plus en plus fort lorsque ça arrive, jusqu'à crier comme ça dans la rue en glissant à fond de train le long d'un fil invisible, la tête sortant des épaules comme un périscope, le dos tendu, les cuisses douloureuses, et elle se met à gueuler son texte avec une espèce d'accent

plus rastafari que baroque, entrecoupé d'éclats de rire :

Naw izzzz da winterrrr ov ourrrr disssscontent, made glorious summerrrr by dissss son ov Yorrrk !

C'est le début de son rôle. L'ouverture de *Richard III*. Candice tient le rôle-titre dans une compagnie semi-professionnelle composée uniquement de filles. Voici venir l'hiver de notre mécontentement, changé en été de gloire par ce rejeton des York !

Elle ne sait pas encore à quel point cela va être vrai, dans quelques mois seulement. On est comme au début d'un roman en ce commencement d'automne 1978, quand l'histoire est déjà entamée, qu'elle vient de plus loin, comme en dehors d'elle, mais qu'on ne

sait pas encore où elle va ni comment les choses vont se nouer exactement. À ce stade de l'histoire, personne ne sait trop bien ce qui peut encore arriver.